

LOUISE LACOURSIÈRE

SHAWINIGAN FALLS

DANS L'UNIVERS DE *La Saline*

 Libre
Expression

SHAWINIGAN FALLS

DE LA MÊME AUTEURE

- Vent du large – Dans l’univers de La Saline*, Libre Expression, 2018.
- Bilouca chez les castors – Une aventure avec Cassandra et Mathis*, en collaboration avec Louise St-Onge, Les Éditions Le Point Bleu, 2018.
- L’Amérindienne – Dans l’univers de La Saline*, Libre Expression, 2017.
- La Jeune Fille au piano – Dans l’univers de La Saline*, Libre Expression, 2015.
- La Saline*, tome 3 – *Impératifs*, Libre Expression, 2013; collection « 10 sur 10 », 2016.
- La Saline*, tome 2 – *Impasse*, Libre Expression, 2012; collection « 10 sur 10 », 2016.
- La Saline*, tome 1 – *Imposture*, Libre Expression, 2012; collection « 10 sur 10 », 2015.
- Lunes bleues*, Libre Expression, 2008.
- Roland Leclerc – Par-delà l’image*, Médiaspaul, 2007.
- Anne Stillman – Les carnets de Cora*, Libre Expression, 2004.
- Anne Stillman – De New York à Grande-Anse*, Libre Expression, 2002; collection « 10 sur 10 », 2012.
- Anne Stillman – Le procès*, Libre Expression, 1999; collection « 10 sur 10 », 2012.

LOUISE LACOURSIÈRE

SHAWINIGAN FALLS



 Libre
Expression

Note de l'auteure

Nul besoin d'avoir lu la trilogie *La Saline*, *La Jeune fille au piano*, *L'Amérindienne* ou *Vent du large* pour apprécier *Shawinigan Falls*, quatrième et dernier volet dans l'univers de *La Saline*. Toutefois, les lecteurs retrouveront avec bonheur, du moins je l'espère, des personnages forts qui ont évolué au fil de cette saga et qui apprendront à mieux connaître Marie-Louise, surnommée Loulou, la fille du Dr Antoine Peltier, l'héroïne de *Shawinigan Falls*.

Tous les acteurs de ce roman sont fictifs, à l'exception de quelques figures authentiques telles que Vivian Burrill, le Dr Joseph Garceau et J. Edmond Thibaudeau. Toute ressemblance avec d'autres individus réels n'est que pure coïncidence. Par contre, tout ce que le lecteur peut vérifier est documenté.

L'intrigue principale se passe en 1910, à Shawinigan Falls, où je suis née et où j'ai grandi. Quel plaisir j'ai eu à revisiter son histoire et à faire revivre le dynamisme de cette jeune ville ! Ce n'est qu'en 1958, à la suite d'une demande de la Société Saint-Jean-Baptiste, que le mot « Falls » est éliminé du toponyme de Shawinigan.

Pour bien comprendre la situation de la femme en 1910, rappelons-nous qu'au sens juridique elle n'est devenue une « personne » au Canada qu'en 1929.

Chères lectrices, chers lecteurs, je vous souhaite un heureux voyage dans le temps avec des personnages issus de *La Saline*.

Louise Lacoursière
Février 2020

Saint-Léon-le-Grand, jeudi 24 juin 1909

Le cabinet du Dr Antoine Peltier ne désemplassait pas. Âgée de dix-sept ans, sa fille Marie-Louise, surnommée Loulou, l'assistait au mieux, même si, en ce jour de la Saint-Jean-Baptiste, elle avait espéré un bref répit. Jusqu'au dernier moment, elle avait rêvé d'assister au défilé traditionnel à Trois-Rivières. Sa déception fut grande quand elle apprit que, cette année encore, les habitants de cette ville, dévastée par une conflagration voilà un peu plus d'un an, poursuivaient leurs efforts de reconstruction plutôt que d'organiser des festivités d'envergure.

Arrivée tôt ce matin, Sarah Alarie, la cadette des enfants de Napoléon, ramancheur et ami d'Antoine, se prenait la tête à deux mains.

— Bonjour, Sarah. Ça ne va pas, à ce que je vois, fit Loulou, feignant la complaisance.

— Je pense que le cerveau va m'éclater, tant ça m'élanç !

— Ça fait longtemps que tu endures cette douleur ?

— Depuis deux jours. Ma journée d'hier a été un vrai cauchemar. Je ne pouvais concevoir en vivre une autre dans un état pareil. Crois-tu que ton père...

— Oui, oui, ne t'inquiète pas. Il va te recevoir bientôt.

— Je suis la seule dans la famille à avoir des problèmes de santé comme ça. On dirait que le sort s'acharne sur moi, se plaignit Sarah, larmoyante.

Chaque semaine, elle venait consulter le Dr Peltier et, chaque semaine, elle présentait un lot de symptômes différents

et semblables à la fois. La tolérance du Dr Antoine Peltier à son égard subjuguait Loulou.

La quinte de toux de Delphine Boisclair fendit l'air. Cette femme jolie et avenante avait deux ans devant elle avant de coiffer le bonnet de la Catherine. Néanmoins, certains l'affublaient déjà du sobriquet de « vieille fille Boisclair ». Delphine vouait un véritable culte au Dr Peltier. Vingt ans auparavant, il avait opéré avec succès son pied bot. À moins de l'observer attentivement, personne ne notait sa légère claudication.

Loulou vérifia le cahier de rendez-vous, puis lui apporta un verre d'eau.

— Allez, mademoiselle Boisclair, buvez. Ça vous fera du bien. Il n'y a rien de pire qu'un rhume d'été. Vous êtes la prochaine à passer, ajouta-t-elle pour l'encourager.

— Merci, Marie-Louise.

La porte donnant sur la maison privée s'entrebâilla.

— Loulou, Loulou, vite, s'il te plaît !

Michelle, sa belle-mère, la réclamait.

Sa mère, Mathilde, n'avait pas survécu à sa naissance. Sa grand-mère paternelle avait pris soin d'elle pendant les six premiers mois de sa vie, puis son père avait embauché Michelle à titre de gouvernante, bien décidé à voir sa fille vivre à ses côtés. Michelle et lui s'étaient mariés au cours de l'année suivante. Le dévouement de sa belle-mère ne s'était jamais démenti.

— Je viens de faire un gros dégât, Loulou. Un autre. Peux-tu m'aider ?

Michelle contenait mal son impatience. Loulou s'empressa de la rassurer.

— Bien sûr, maman. De quoi s'agit-il ?

— Suis-moi à la cuisine, s'il te plaît.

Clouée dans un fauteuil roulant, les deux jambes dans le plâtre, Michelle fulminait. Le 29 mai dernier, par un concours de circonstances qu'elle ne s'expliquait pas, leur nouveau cheval s'était cabré au moment où elle le sortait de l'écurie. En retouchant terre, il l'avait heurtée de plein fouet, lui fracturant les

tibias des deux jambes. À compter de ce jour, les responsabilités de Loulou avaient décuplé. Son père l'avait retirée de l'école six semaines avant la fin de sa onzième année et il avait convenu avec les religieuses du couvent de Louiseville que Loulou compléterait ses travaux de la maison et passerait les mêmes examens que ses compagnes, avec un léger décalage.

Dans un geste devenu automatique, Loulou poussa avec précaution le fauteuil entre les meubles disposés en fonction des déplacements de Michelle.

Une mare de lait s'immisçait entre les planches de chêne. Sans perdre une seconde, Loulou remplit d'eau un seau, prit un torchon et un couteau, puis s'agenouilla pour éponger le liquide jusque dans les interstices.

— Qu'est-ce que je ferais sans toi, ma Loulou ?

Le sourire de la jeune fille se figea. « Que ferait-elle sans moi ? Que fera-t-elle sans moi... » Une chape de plomb lui courba les épaules. Aider Michelle allait de soi, mais elle entrevoyait mal prendre soin d'elle, de la maison et du cabinet tout l'été, en plus des travaux scolaires et de sa préparation aux examens. Un vif sentiment de culpabilité l'envahit... une fois de plus. « Tu n'es qu'une égoïste, Marie-Louise Peltier. Rappelle-toi tout ce que tu dois à cette femme ! » Michelle n'avait-elle pas donné sa vie pour Loulou ? Une méchante petite voix lui susurra : « Par contre, elle a déniché un bon mari grâce à toi. » Loulou secoua la tête dans l'espoir de se libérer de ces pensées indignes.

Les dernières gouttes de lait disparurent sous un énergique coup de torchon. Elle n'osait plus regarder Michelle dans les yeux, de peur qu'elle ne devine sa mesquinerie.

— Où est passé Alban ? s'informa-t-elle pour faire diversion.

— Ton frère trouve mille et une activités pour fuir la maison les jours de congé.

Son demi-frère âgé de treize ans ressemblait à son père trait pour trait. Cependant, il était loin d'avoir hérité de son

altruisme, enfin, pour l'instant. Il venait tout juste de terminer son élément latin, première année du cours classique, au Séminaire de Trois-Rivières et, déjà, il envisageait de devenir avocat, comme son oncle Arthur, le frère cadet d'Antoine.

Loulou savait bien que Michelle aurait aimé avoir une grosse famille, mais elle avait subi la « grande opération » peu après la naissance d'Alban. Pourquoi ? Loulou n'avait pas osé le demander.

Pour la quatrième journée d'affilée, une chaleur accablante régnait. Loulou s'épongea le front.

— Puis-je faire autre chose pour vous, maman ?

— Non, non, merci... J'ai bien hâte de recevoir ce fauteuil que ton père a commandé de Montréal. Il devrait être beaucoup plus maniable. Peut-être que ça m'aidera à faire moins de gaffes. J'apprécie que Michel Boisclair m'ait fabriqué celui-ci, en attendant.

Le tonnelier avait fait preuve d'ingéniosité en ajustant deux roues de charrette reliées par un essieu à une chaise de rotin. Un repose-pied conçu avec le même matériau y avait été fixé, en plus d'une roue arrière pour stabiliser le tout. Cet homme cherchait par tous les moyens à rendre service à son bon ami, le Dr Peltier, qu'il vénérât depuis que ce dernier avait soigné avec succès le pied bot de sa fille.

Marie-Louise prit congé de Michelle et regagna la salle d'attente au moment où Delphine pénétrait dans le bureau du Dr Peltier.

Une ombre se profila à la fenêtre. Le cœur de Loulou s'emballa. Elle devina la présence de Charles Adam plus qu'elle ne le vit. Si la chance lui souriait, elle avait au moins quinze minutes devant elle. Mais elle serait prudente. Nul besoin de défier son père. Antoine s'opposait farouchement à son désir de fréquenter Charles, le fils adoptif d'Eusèbe Adam, discret propriétaire d'un alambic toujours fonctionnel en dépit des nombreuses tentatives des autorités municipales pour que cessent ces activités illicites.

Aussitôt sortie, Loulou s'empessa d'éloigner Charles de la maison. Elle tressaillit quand il posa la main sur son épaule.

— Tu es encore plus belle avec cet air apeuré.

— Arrête, Charles. Que fais-tu ici à cette heure ? Tu n'es pas au travail ?

Lorsque l'usine d'embouteillage d'eau minérale de Saint-Léon avait ouvert deux ans auparavant, Charles y avait été embauché à titre de manœuvre.

— Je suis au travail.

— Bien là... Je ne comprends pas...

Par un geste théâtral, le jeune homme lui indiqua une charrette remplie de caisses de bois, garée non loin de la jonction du Grand Rang, du rang de l'Isle et de la rue Principale.

— J'ai commencé à faire de la livraison à matin. D'abord au magasin général de M. Fortin, après à Louiseville. Je suis à l'essai... Si je fais l'affaire, c'est moi qui assurerai la distribution tous les jeudis. J'ai pensé venir saluer celle qui devrait accepter sans hésiter d'être ma blonde. Loulou, je veux qu'on apprenne à mieux se connaître. S'il te plaît, dis oui !

Loulou scruta ce gaillard au physique imposant. Son aplomb la troublait. Son regard l'hypnotisait. Âgé de vingt et un ans, Charles, son aîné de près de quatre ans, ne manquait pas une occasion de lui faire savoir qu'il aimerait la courtiser. Toutefois, les rencontres fortuites se faisaient rares, à moins de les provoquer, ce qu'elle n'osait pas, compte tenu du mépris marqué de son père. Le dimanche précédent, il l'avait surprise à converser avec Charles sur le parvis. Il s'était interposé rudement et lui avait ordonné de s'occuper de Michelle.

— Je ne te dis pas non pour toujours, Charles, mais là, ce n'est pas possible.

— Je ne suis pas digne de la fille d'un médecin ? railla-t-il.

— Voyons, Charles...

— Ce n'est pas difficile d'interpréter les pensées de ton père quand il me dévisage.

— Donnons-lui le temps d’apprivoiser la situation. Allez, va ! Je dois rentrer.

— Ma patience a des limites, Marie-Louise, laissa-t-il tomber en tournant les talons.

De telles remarques horripilaient Loulou. Immanquablement, elle se surprenait à penser : « S’il devient mon cavalier, je lui montrerai à mieux s’exprimer. S’il devient mon cavalier, je lui enseignerai la bienséance. S’il devient mon cavalier... » En plus, il venait de la désigner par son véritable prénom, comme son père quand il était contrarié.

En fait, elle rêvait de Charles jour et nuit. Il l’obsédait. Chaque dimanche, elle le rencontrait après la messe et, chaque dimanche, elle espérait un miracle, mais l’attitude rébarbative de son père à son égard ne faisait qu’empirer. Certes, l’occasionnelle rudesse de Charles l’inquiétait, mais elle mettait cette conduite sur le compte de sa frustration.

Au moment où elle réintégra la salle d’attente, le Dr Peltier sortit de son bureau, précédé de Delphine. Il ne l’avait pas vue s’absenter. Loulou poussa un soupir de soulagement. Elle l’avait échappé belle. S’il l’avait questionnée sur les raisons qui l’avaient amenée à l’extérieur, elle aurait été incapable de lui mentir. Bien sûr, il ne lui aurait pas fait de scène devant les gens. Or, il avait la mémoire longue. Il fallait à tout prix qu’elle trouve un moyen de lui parler de Charles et d’obtenir la permission de le fréquenter ouvertement.

— Loulou, Mlle Boisclair aurait besoin d’une bouteille de sirop contre la toux. Tu lui factures le même prix que d’habitude.

— Bien, docteur, fit-elle, retenant un sourire.

« Le même prix que d’habitude » signifiait « gratuit ». Elle admirait la générosité de son père. En aucun temps il n’aurait refusé une consultation ou une ordonnance aux patients sans le sou. La fille de son ami Michel, envers qui il se sentait redevable en raison de nombreux services rendus, n’échappait pas à la règle.

Une fois le dernier patient examiné, le Dr Antoine Peltier s'apprêtait à quitter son bureau, mais Loulou lui barra le chemin.

— J'aimerais vous parler, papa.

— Ça ne peut pas attendre ? Je suis très fatigué.

— Ce ne sera pas long, papa... En tout cas, je l'espère.

Résigné, Antoine regagna son fauteuil.

— Que se passe-t-il, ma Loulou ?

Comment aborder le sujet sans le braquer ? Elle résolut d'aller droit au but.

— Papa, Charles Adam m'a fait savoir qu'il désire qu'on se fréquente.

Antoine Peltier se leva brusquement et tendit le doigt vers elle.

— Jamais, Marie-Louise ! Tu m'entends ? Jamais je ne te permettrai de frayer avec ce type. Il n'est pas digne de toi. En plus, tu es trop jeune.

— Voyons, papa, j'ai dix-sept ans et demi ! À mon âge, combien de filles des alentours sont mariées, et mères en plus ?

Pris de court, Antoine balbutia :

— Ce n'est pas pareil... et puis, moi, j'ai besoin de toi, et ta mère également !

Furieuse, Loulou faillit rétorquer que Michelle n'était pas sa mère, qu'il le savait mieux que quiconque, mais elle réussit à ravalier à temps ces blessantes paroles, qui ne reflétaient pas le fond de sa pensée. À aucun moment elle n'avait douté de l'affection filiale qui l'unissait à Michelle. Loulou aurait eu envie de lui tenir tête, mais elle n'osa pas. Elle lui devait le respect, du moins en apparence. S'il devinait son dialogue intérieur, il en serait scandalisé.

Le regard de Loulou était si chargé d'indignation, voire de rage, qu'Antoine fut projeté dans son douloureux passé alors que, pendant toute sa première année d'existence, Loulou hurlait chaque fois qu'il tentait de l'approcher. Sa mère affirmait que le bébé était incommodé par l'odeur de ses vêtements

imprégnés d'éther ; il en inhalait chaque jour à cette époque, pensant amoindrir son désespoir. Il se sentait responsable de la mort de Mathilde, l'unique patiente, de toute sa carrière, à avoir succombé en accouchant. Après toutes ces années, la culpabilité le rongait toujours. Lorsque était venu le temps de nommer sa fille, un prénom, un seul s'était imposé à son esprit embrouillé : Marie-Louise, en souvenir de sa jeune sœur de trois ans, décédée de la fièvre typhoïde l'année précédant la naissance de Loulou. Avec elle aussi, il avait échoué.

Autant les yeux bleus de Mathilde exprimaient douceur et empathie, autant le regard noir de Loulou reflétait sa détermination et même sa résistance à l'autorité. À qui ressemblait Loulou ? Il n'aurait su le dire. « Elle est incomparable », songea-t-il, déstabilisé. Elle quitta le bureau, les mâchoires serrées, le défiant dans son silence. Comment aurait-il réagi s'il avait lu ses pensées ? « Je verrai Charles avec ou sans votre consentement. »

Accablé, Antoine demeura immobile. Michelle... Son embauche avait changé sa vie, leurs vies. Non que sa relation avec Loulou fût devenue plus facile d'emblée, mais sa gouvernante lui avait fait remarquer que son poupon ne prendrait pas l'initiative de modifier leurs rapports. C'était lui, l'adulte. Toutefois, les cris de Loulou, bébé, le décontenançaient, pire, l'accusaient.

À l'arrivée de Michelle chez lui, il avait renoncé à ses escapades dans les vapeurs de l'éther, à cause de la senteur, et bien plus quand il se rendit compte que, sous l'effet de cette drogue, il serait incapable de répondre aux besoins de ses patients.

Quelques mois plus tard, alors que Loulou venait d'avoir un an, un miracle s'était produit. Il avait réussi à la câliner sans qu'elle hurle. Il s'entendait répéter d'une voix douce des paroles qu'il voulait rassurantes : « Papa est là. » L'émotion qu'avait fait naître cette réminiscence se manifestait à tout moment. Loulou était demeurée son bébé, pas le bébé brail-lard qui repoussait son papa, mais bien celui qui s'était blotti contre lui ce soir-là.

Loulou avait grandi si vite ! Il ne pouvait l'imaginer dans les bras d'un homme, encore moins dans ceux de Charles Adam, qu'il soupçonnait de consommer l'alcool fabriqué dans l'alambic de son père adoptif.

Avait-il raison de le juger ainsi ? Les deux parents de Charles avaient trouvé la mort avec trois de leurs cinq enfants dans l'incendie de leur logis à Montréal. Charles et son frère Ignace, de deux ans son cadet, avaient été sauvés *in extremis* par un voisin alerté par leurs cris. Leur oncle Eusèbe Adam et sa femme, Bernadette, les avaient recueillis.

Antoine se souvenait très bien de sa première rencontre avec Charles, peu après son arrivée à Saint-Léon-le-Grand. Le garçonnet éclatait fréquemment en sanglots, se lamentant de « bobo là, là ! » en touchant son pénis, au grand dam de sa tante Bernadette. En désespoir de cause, elle l'avait conduit au Dr Peltier. Après un bref examen, ce dernier avait diagnostiqué un phimosis sévère nécessitant une circoncision. L'opération avait été pratiquée d'urgence. Antoine n'avait pas été rétribué pour cette intervention. Bernadette Adam l'avait consulté à l'insu de son mari, bien au fait de son avarice.

À partir de quel moment Antoine avait-il développé cette aversion pour Charles, pourtant éprouvé et démuni ? Sa deuxième visite lui revint en mémoire. Bernadette avait permis à l'enfant de l'attendre à l'extérieur, et Ignace était resté bien sage à ses côtés. Antoine concluait un traitement lorsqu'il perçut des plaintes par la fenêtre entrouverte de son bureau. Il s'avança et vit Charles décocher un vilain coup de pied à leur chaton. Geste gratuit ? Réaction à une frustration ? Lui, toujours prêt à trouver des circonstances atténuantes à tout un chacun, se surprit à se demander s'il existait des êtres foncièrement méchants.

Sa fille, fréquenter Charles Adam ? Impensable.

Vendredi 25 juin 1909

« Dix-sept ans et demi, et être encore traitée en enfant. » Loulou ruminait cette pensée. La réaction de son père la hantait. Plus elle ressassait leur discussion, plus son désir de revoir Charles augmentait.

Tous les mercredis soir et les vendredis après-midi, le Dr Peltier rendait visite à certains de ses patients dans l'impossibilité de se déplacer. Il ne revenait habituellement pas avant le souper. À moins que Michelle n'ait besoin d'elle, elle s'accorderait un moment de liberté. Loulou s'assura que tout était bien rangé dans la maison, dans la salle d'attente et dans le cabinet avant de retrouver Michelle, installée au vivoir, plongée dans son livre.

— Que lisez-vous, maman ?

— Ce que je relis, tu veux dire ? *Les Femmes savantes*, de Molière. J'aime son humour, il me fait du bien.

— Mais parfois, on rit jaune ou pas du tout lorsqu'il intègre des manipulateurs comme Trissotin. Pour lui, on dirait que seul l'argent compte. Ou encore cette jalouse d'Armande. J'ai détesté ses manigances pour voler l'amoureux de sa sœur Henriette.

— Tu connais cette œuvre, Loulou ? s'étonna Michelle.

— Je l'ai lue cette année à l'école. Je ne vous avais pas dit que Molière était l'un des auteurs que nous avions au programme, cette année ? J'ai développé mon amour du théâtre avec lui.

— Je ne suis pas allée à l'école assez longtemps pour étudier les grands écrivains. Chanceuse, va !

— Par contre, n'avez-vous pas participé à un club de lecture quand vous habitiez à Louiseville ?

— En effet. Que ça a été formateur et intéressant, cette expérience ! On a eu des conversations passionnantes avec les autres participants.

Michelle contint un sourire au souvenir des livres à l'index qui circulaient « sous le manteau » afin de contourner les scrupuleux, toujours prompts à prêcher la morale.

— Pourquoi ne pas faire un brin de lecture avec moi ? proposa Michelle.

— Si vous n'avez pas besoin de moi, j'aimerais rendre visite à Angélique.

— Ton père est parti avec la voiture. Tu aurais un bon quarante-cinq minutes de marche jusqu'à sa maison. Avec cette chaleur...

— Ne vous inquiétez pas, maman. Je veux me dégourdir les jambes. Je reviendrais assez tôt pour préparer le souper. Qu'en pensez-vous ?

— Va, ma fille, tu l'as bien mérité ! Salue Angélique et son mari pour moi.

Le chapeau de paille de Loulou protégeait son visage du soleil. La fraîcheur de mai et ses pluies diluviennes avaient fait craindre le pire aux cultivateurs, tourmentés devant les risques de noyer leurs récoltes. En revanche, le doux temps des derniers jours les avait ragailardis. Nombre d'entre eux s'affairaient au champ.

Loulou marchait avec entrain. Cette escapade la rendait plus légère. Oserait-elle se confier à Angélique ? Mais oui. Ne recueillait-elle pas ses secrets à foison depuis qu'elles avaient partagé le même banc à leur école du Grand Rang, de la première à la septième année ? N'avaient-elles pas fait ensemble le trajet aller-retour entre leurs maisons et l'école du village durant toute leur huitième et neuvième année ? Leurs plus

longues séparations dataient des deux années durant lesquelles Loulou avait fréquenté le pensionnat de Louiseville. Angélique, quant à elle, avait abandonné ses études après sa neuvième année. Cependant, quand une fille réussissait à terminer sa septième année et à célébrer sa communion solennelle, elle comptait parmi les plus instruites du village.

Loulou avait rêvé, un temps, de s'investir dans une formation d'infirmière, mais l'accident de Michelle avait contrecarré ses plans, du moins pour l'instant. On avait besoin d'elle ? Il était dans l'ordre des choses qu'elle se dévoue. Loulou avait hérité de la plupart des tâches domestiques effectuées par Michelle, mais elle dut admettre que, loin d'abuser de la situation, sa belle-mère s'affairait à la limite de ses capacités.

Son père lui avait demandé de l'assister, et cette responsabilité la passionnait. Elle adorait par-dessus tout l'épauler lors d'interventions délicates. Sa façon d'expliquer ses gestes et la pathologie à traiter rendaient le tout accessible. L'intérêt de Loulou l'amenait à lui fournir plus de détails que moins, de sorte que la curiosité de la jeune fille et sa soif de connaître s'en trouvaient presque comblées. De plus, elle avait obtenu la permission de consulter sa documentation médicale, y compris les manuels de référence qu'il avait utilisés pendant sa formation à la Faculté de médecine de l'Université Laval à Montréal. Elle s'abreuvait à ce réservoir de connaissances.

Pourquoi aspirait-elle à devenir infirmière ? Pour satisfaire son besoin d'aider, de soulager, d'apprendre et de comprendre. Désormais, près de son père, elle réalisait un rôle similaire. Si ce n'étaient son antipathie pour Charles et sa propension à contrôler sa vie amoureuse, elle le qualifierait de parent quasi parfait.

À l'approche de l'intersection de la rue Principale et de la route du village des Ambroise, Loulou bifurqua légèrement à droite jusqu'au pont enjambant la rivière Chacoura. La fraîcheur de l'eau l'attira. Angélique ne l'attendait pas, elle n'avait donc pas à se préoccuper d'un éventuel retard. Sa longue jupe

et ses bottines vernies ne l'empêchèrent pas de dévaler la pente, comme lorsqu'elle était petite, de s'accroupir sur la berge et de s'asperger le visage. Quel bienfait avec cette chaleur !

Ces eaux paresseuses, en apparence inoffensives, avaient causé tout un émoi au printemps de l'année précédente. En effet, un éboulis avait complètement obstrué la rivière. Sortie de son lit, elle avait inondé les alentours et détruit les ponceaux, obligeant les villageois à utiliser un radeau pour passer d'une rive à l'autre. Son père relatait encore sa périlleuse équipée de chez lui au rang Saint-Charles. Il avait mis tant de temps à atteindre la demeure de sa patiente que, à son arrivée, il avait trouvé le bébé couché sur le ventre de la mère, son mari sous le choc d'avoir remplacé le médecin et la sage-femme. La visite du Dr Peltier n'avait pas été vaine puisqu'il avait coupé le cordon et procédé à la délivrance du placenta.

Aux yeux de Loulou, assister son père lors des accouchements représentait des moments privilégiés. Une telle complicité les unissait ! Aider... aider... voilà sa mission sur la terre.

Difficile de remonter cette pente à travers les arbustes enchevêtrés. Revenue sur la route, Loulou remarqua l'ourlet déchiré de sa jupe. Un bout de branche s'y était accroché. Quelle étourdie ! Son impulsivité lui jouait parfois de vilains tours.

Depuis son mariage avec Dieudonné, le 17 avril dernier, Angélique Laperrière habitait la ferme ancestrale des Masson dans le rang des Ambroise, non loin du chemin menant à La Saline. La Saline... l'usine d'embouteillage... Charles Adam. Loulou sourit. Un audacieux projet prenait forme. Angélique accepterait-elle de devenir sa complice une fois de plus ? Elle pressa le pas et accéda au rang des Ambroise qu'elle emprunta à gauche. Plus que quelques minutes de marche avant d'atteindre la maison de son amie. Affairée à nettoyer la rampe de la galerie courant sur trois des quatre faces de la résidence, Angélique ne l'entendit pas arriver.

— Eh bien, madame Masson travaille fort !

Main sur le cœur, Angélique s'écria :

— Ah ! Toi, Marie-Louise Peltier, tu m'as fait peur ! Que je suis contente de te voir ! Allez, monte ! Viens boire une limonade avec moi. Ça me donnera une bonne raison de m'asseoir un peu, ajouta-t-elle, rieuse.

Angélique se débarrassa de son tablier. Les deux jeunes femmes revêtaient un corsage plus ou moins identique, blanc écru, avec manches et cols ornés de dentelle assortie. Toutes deux portaient une jupe marine, évasée dans le bas et garnie sur les côtés, l'une par une broderie en huit et l'autre par un ruban linéaire avec surpiqûre.

— Tu sembles en grande forme, Angélique !

— Tu trouves ? chuchota-t-elle, mystérieuse, avant de disparaître dans la maison.

Elle revint peu après, avec des verres et un pichet.

— Assieds-toi, je te sers et tu me racontes ce qui t'amène.

Le corsage d'Angélique n'était-il pas plus ajusté ? Puis Loulou scruta le visage de son amie et nota une légère enflure de la cornée, symptôme assez courant chez la femme enceinte. Elle avait acquis tant de connaissances au cours du dernier mois ! Si elle avait suivi le cours d'infirmière, en aurait-il été ainsi en si peu de temps ?

— Non, toi d'abord, madame Masson. Ne me cacherais-tu pas quelque chose d'important ? dit-elle en s'emparant du verre tendu.

— Goûte, espèce de sorcière. Comment as-tu deviné ?

— Je lis dans tes pensées, tu le sais bien !

— Dis-moi ce que tu vois, la défia-t-elle.

L'intuition de Loulou, ou tout simplement son sens de l'observation, fascinait Angélique.

— Tu es en famille, Angélique, lui affirma Loulou avec assurance.

— Ah bien ! Je n'en reviens pas ! Je n'en étais pas certaine. C'est vrai que tu es une sorcière, Loulou Peltier, mais une sorcière bienveillante, là.

— Quand « les Anglais ont-ils été au port » la dernière fois ?
— Ben... J'ai vu rouge une fois, juste après mon mariage. Et, là, ça fait deux semaines que je me réveille avec le cœur fade.

— Ne te pose plus de questions. Ça y est.

— Avant-hier, j'ai fait un gâteau et il n'a pas levé. Tantôt, mon sucre à la crème n'a pas pris. Pour moi, ça prouve que les Sauvages vont passer, qu'en penses-tu ?

— La manifestation la plus évidente, du côté médical, c'est que tu n'as plus tes règles. Es-tu contente ?

— C'est sûr, et j'en connais un qui le sera tout autant, sinon plus. D'aussi loin que je me souviens, j'ai voulu des enfants.

Les mains sur le cœur, Angélique déclara, théâtrale :

— J'espère que mon mari vivra longtemps et que le Bon Dieu me donnera une famille nombreuse.

Loulou se remémora la tristesse de son amie lors de leur première rencontre en tête à tête, peu après son mariage. Angélique avait eu toute une surprise le soir de ses noces. Fille de cultivateur, elle avait souvent vu des animaux s'accoupler. Pourquoi avait-elle pensé qu'entre humains ce serait différent ? Dieudonné n'avait pas eu beaucoup plus d'égards avec elle que ses chevaux avec leur jument. Angélique était demeurée amère par la suite, mais Loulou se rendit compte que la situation avait dû s'améliorer, puisque ce « J'espère que mon mari vivra longtemps » avait fusé sans la moindre aigreur.

Les deux amies observèrent au loin Dieudonné, binette en main, s'affairer à sarcler les rangs de betteraves où les mauvaises herbes avaient proliféré sous l'ardent soleil des derniers jours.

— Je te dis qu'il est travaillant, mon homme. J'ai hâte de lui annoncer la grande nouvelle, mais j'ai peur en même temps. Tout à coup ce serait une fausse alerte ?

— Je ne suis pas médecin, mais je peux te certifier quasi à cent pour cent que ça y est. Si tu veux t'en assurer, patiente encore deux semaines et si tu n'as pas tes règles, là, tu auras une certitude.

— T'as l'air convaincue de ce que tu avances. Je n'avais jamais fait le lien entre mes périodes et le fait de porter un bébé.

Loulou écarquilla les yeux mais résolut d'attendre un moment plus propice pour instruire son amie. Lorsqu'elle était devenue « grande fille », Michelle lui avait révélé que, dorénavant, elle pourrait concevoir des enfants. À cette époque, elle ignorait comment. Plus tard, lors d'une lecture dans un livre de physiologie humaine, elle avait appris, entre autres, l'existence de l'ovule et du spermatozoïde. Elle avait osé demander plus d'explications à son père, qui, croyant qu'elle était déjà au fait des choses de la vie, lui avait donné toutes les informations dont elle avait besoin pour élucider le mystère de la procréation.

Cultivateur prospère, Dieudonné avait hérité de la ferme familiale en cadeau de mariage. Son père, un veuf de fraîche date, restait avec le jeune couple.

— Où est M. Masson ?

— Je l'ai vu entrer dans l'étable tantôt. Il doit la nettoyer pendant que les vaches paissent dans leur pacage.

— Votre cohabitation se passe-t-elle bien ?

Angélique poussa un soupir.

— En vérité, elle est bien triste. Mon beau-père ne parle à peu près pas. Je ne sais donc pas si ce que je fais lui plaît ou non. Dieudonné m'a confié que, du temps de sa mère, c'était un homme joyeux et volubile. Je dois t'avouer que le caractère du père déteint un peu trop sur celui du fils. J'espère que l'arrivée d'un bébé égaiera cette maison-là... Mais toi, qu'est-ce qui t'amène, vas-tu enfin me le dire ?

Plutôt que de lui livrer son tourment, Loulou lui proposa une promenade.

— As-tu une heure devant toi ? J'aimerais qu'on aille sur les terrains de La Saline afin de voir où ils en sont rendus dans le déblayage.

En fait, Loulou mourait d'envie d'examiner de près l'endroit où travaillait Charles Adam.

— Quelle drôle d'idée !

— Qu'avais-tu à ton horaire cet après-midi ?

— L'entretien du potager, mais je m'y mettrai plus tard. Et puis, ce sera moins chaud quand le soleil aura baissé un peu.

— Tu veux bien m'accompagner ?

— Donne-moi le temps de trouver mon chapeau et d'écrire un mot à Dieudonné. Une heure libre ? J'espère que je peux me permettre ça.

Bras dessus, bras dessous, les deux filles marchèrent d'un bon pas. Angélique revint à la charge.

— Tu me caches quelque chose d'important, toi, pas vrai ?

Loulou sourit de la perspicacité de son amie. Mais sous quel angle aborder son problème ? Elle s'accorda un délai.

— Je te dis tout dès que l'on se retrouve en bordure de la rivière du Loup, promis.

Il ne leur fallut que dix minutes pour atteindre leur but. Elles traversèrent un boisé, autrefois occupé durant l'été par les Abénakis de la rivière Saint-François. Elles débouchèrent sur un espace recouvert de planches et des vestiges d'un quai. Les ruines de l'hôtel des Sources, appelé La Saline par les villageois, offraient un triste spectacle. Le célèbre lieu de balnéothérapie, si prisé des élites de la province de Québec, des gens fortunés de la Nouvelle-Angleterre, de l'ouest du Canada et d'Europe jusqu'au milieu des années 1890, avait été détruit à la fin de juillet 1904 par un fort coup de vent que certains avaient qualifié de tornade.

— Quand mon père a entamé sa carrière de médecin, il s'est vu confier la clientèle de La Saline. Il paraît qu'au plus fort de la saison estivale on accueillait jusqu'à quatre cent cinquante pensionnaires, même si l'hôtel n'avait une capacité que de trois cent cinquante. Les derniers arrivés logeaient chez les fermiers des alentours. Mon père nous parle souvent de cette époque.

— Il ne devait pas chômer.

— Pendant des semaines, il travaillait sept jours sur sept. Remarque que ça n'a pas beaucoup changé, surtout après le

décès du Dr Lebel l'année passée. Parfois, il m'inquiète tant il est fatigué.

Personne ne surveillait les environs. Du temps de l'hôtel de La Saline ne circulait pas qui voulait sur ces terrains. En plus du concierge et du portier, un gardien vérifiait en permanence l'identité de toute personne qui se présentait.

Un clapotis ininterrompu attira leur attention. Il provenait d'un puits en bois situé à une vingtaine de pas de la berge. Elles s'approchèrent.

— Vois ! La source ressurgit juste là.

— C'est fou ! J'habite tout près et jamais je n'avais mis les pieds ici. La fameuse source...

Angélique se pencha au-dessus de la margelle et ajouta :

— Ça sent bizarre.

— C'est à cause des gaz contenus dans l'eau. Selon mon père, plusieurs dizaines de gallons surgiraient de cette manière chaque heure.

Du coin de l'œil, Loulou repéra la nouvelle usine d'em-bouteillage. Une tourelle s'élevait plus haut que le toit à deux versants. Des monceaux de planches jonchaient le sol. Les terrains de l'ancien hôtel avaient été acquis par Donald D. Mann pour dix mille dollars, une fraction de sa valeur dix ans auparavant. Le Torontois dont tous parlaient favorablement avait construit cette fabrique de deux étages, aux murs percés de nombreuses fenêtres. Grâce à elle, on profitait des bienfaits de l'eau de source de Saint-Léon-le-Grand pratiquement partout au Québec et en Nouvelle-Angleterre.

Angélique amorça un mouvement pour s'approcher de la bâtisse, mais Loulou la retint.

— Restons à l'abri des regards.

— Pourquoi, Loulou ?

— Parce que je n'aimerais pas qu'une certaine personne nous voie ici.

— Arrête de faire des mystères et dis-moi de qui il s'agit. C'est de lui que tu voulais m'entretenir ?

— Oui. Tu connais Charles Adam ?
— Le fils d'Eusèbe Adam ? s'étonna Angélique.
— Pas si fort ! Oui, le fils d'Eusèbe Adam. Il m'a offert de devenir mon cavalier, chuchota Loulou.
— Ton père ne doit pas savoir ça.
— Il le sait... je lui en ai parlé... et il est devenu furieux.
— Il n'aurait pas fallu que ça m'arrive ! Je serais encore enfermée dans ma chambre à double tour. Ne va pas me dire que tu es intéressée par ce prétentieux ?
— Toutes sortes de rumeurs courent sur son compte. Tu dois en prendre et en laisser.
— En prendre aussi, Loulou ! Tu mérites mieux que lui ! Je le trouve tellement hautain, et il n'a même pas fini sa septième année !
— Ça ne l'empêche pas de gagner sa vie honorablement.
— Honorablement ? Cherche pas trop loin... J'ai entendu dire qu'il livrait de la *baboche* par les soirs.
Et si c'était vrai ? L'alcool frelaté causait tant de problèmes d'intoxication ! D'emblée, Loulou concocta un moyen pour le ramener dans le droit chemin.
Une silhouette se profila à la porte de l'usine.
— Vite ! Baisse-toi.
La réaction de Loulou fut fulgurante. Son cœur cognait si fort dans sa poitrine qu'elle avait du mal à respirer, et une chaleur subite l'envahit. Par chance, elle était accroupie, car ses jambes ne l'auraient plus supportée.
« Je l'aime », songea-t-elle. Il était trop tard pour écouter les conseils de son père, de son amie, de qui que ce soit. « Je l'aime et je le sauverai. »
— C'était lui, ton secret ? Franchement, Marie-Louise Peltier ! Ressaisis-toi !
Incapable de répliquer, Loulou sentit monter ses larmes. Incapable également de détacher son regard du dos de Charles. Elle serra les dents. Une boule d'émotion lui obstruait la gorge. Il lui fallait à tout prix trouver un moyen de le revoir, de lui

parler, mais comment y arriver ? Ce qu'en pensaient son père et Angélique n'avait aucun effet sur son désir de fréquenter Charles, d'apprendre à mieux le connaître, de l'aider à mieux vivre.

Dès que Charles réintégra l'usine, Loulou se releva avec précaution et tendit la main à Angélique.

— Resteras-tu mon amie s'il devient mon cavalier ?

Angélique l'obligea à la fixer.

— Tu seras toujours mon amie, quoi que tu fasses. Mais personne ne m'empêchera de te donner mon avis.

DANS L'UNIVERS DE *La Saline*

À SAINT-LÉON-LE-GRAND, EN 1910, Marie-Louise travaille au cabinet de son père, le Dr Antoine Peltier. Elle fréquente Charles Adam, employé à la source de La Saline, l'hôtel prestigieux qui a fermé ses portes en 1899 et sur le site duquel on extrait chaque jour des centaines de litres d'eau gazeuse vendue dans tout le Québec. Antoine ne voit pas d'un bon œil que sa Loulou s'attache au fils d'Eusèbe, dont il connaît les activités illicites, mais cela ne diminue en rien la volonté de Marie-Louise de l'épouser. Pour le meilleur et pour le pire.

Ce tome final de la saga tirée de l'univers de *La Saline* permet de dire au revoir aux principaux personnages de la trilogie ainsi qu'à ceux de *L'Amérindienne*, de *La Jeune Fille au piano* et de *Vent du large*, que les lecteurs ont tant appréciés.



Louise Lacoursière s'est fait connaître d'un vaste lectorat avec sa saga sur Anne Stillman McCormick. Puis, sa trilogie *La Saline* a remporté un vif succès. Elle a reçu le Prix Gérard-Godin 2016 pour *La Jeune Fille au piano*, le prix Adagio 2017, décerné à un auteur « qui a marqué la scène littéraire par la qualité exceptionnelle de son travail d'écriture », et le prix Livre de l'année 2019 au gala Arts Excellence avec *Vent du large*.

louiselacoursiere.com
f /louise.lacoursiere

Groupe
Livre
QUÉBÉCOR

ISBN 978-2-7648-1351-5

